

Mésopotamie et Dardanelles [fin]

Autor(en): **Lecomte, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **61 (1916)**

Heft 12

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dans cette traditionnelle carrière des armes, industrie extraordinaire et terrible, « qui avait ses côtés fâcheux, sans doute, mais qui reposait sur quelque chose de populaire et de grand : la puissance que l'homme a de mourir ». (Juste Olivier : *Le Canton de Vaud*, p. 1261.)

(A suivre.)

V.

Mésopotamie et Dardanelles.

(Fin.)

Si le gouvernement de l'Inde est responsable de l'échec de Mésopotamie, c'est le gouvernement anglais lui-même qui porte la responsabilité directe de l'échec des Dardanelles.

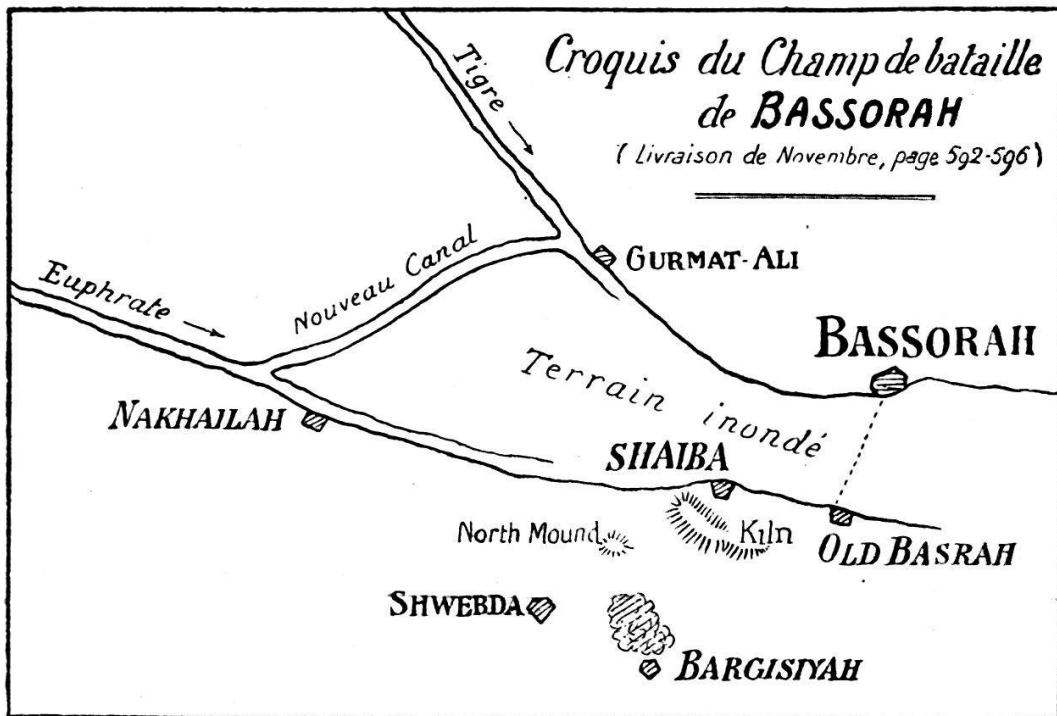
Sur le continent, on considère volontiers l'Anglais comme un froid et méthodique calculateur, qui ne laisse rien au hasard. La manière dont l'affaire des Dardanelles a été lancée et dirigée ne produit pas cette impression. Comme pour Bagdad, on paraît s'être laissé éblouir par le but à atteindre et avoir insuffisamment préparé les moyens pour y parvenir.

Ceux qui étaient au courant des conditions géographiques et militaires des Dardanelles savaient qu'on pouvait essayer de les forcer de deux manières, par surprise, ou par une attaque combinée par terre et par mer.

Il est difficile de démêler les intentions des organisateurs de l'entreprise, qui n'étaient probablement pas très claires au début. En fin de compte il n'y eut ni surprise ni déploiement suffisant de force.

On a beaucoup discuté pour savoir si la surprise avait ou non des chances de réussite. Des gens compétents ont soutenu que non ; peut-être ont-ils raison, il serait en tout cas difficile de leur prouver le contraire. Il semblerait cependant qu'au mo-

ment où la Turquie entra en guerre, à fin octobre 1914, les défenses des Dardanelles ne devaient pas être dans un état bien brillant. Les communications entre la Turquie et l'Allemagne étaient assez précaires et les renforts en matériel et en personnel ne devaient pas être bien considérables. Il est donc permis de croire que si, au lendemain de la déclaration de guerre, une solide flotte anglaise, doublée d'un fort corps de débarquement



s'était présentée devant les Dardanelles, elle aurait eu des chances de forcer les détroits.

Au lieu de cela, il n'y eut qu'un bombardement insignifiant, le 3 novembre, puis le calme pendant plus de trois mois.

La raison de ce retard me paraît fort simple. A ce moment-là, la France et l'Angleterre avaient besoin dans les Flandres de tous les hommes disponibles pour arrêter la poussée allemande sur Calais. Contre les détroits elles n'avaient que leur flotte, mais pas de troupes pour la soutenir. Or, avec la flotte seule que pouvait-on faire ? Forcer les Dardanelles ? Peut-être, mais après ?

Les hommes d'Etat anglais manquaient d'expérience des

affaires militaires, mais ils connaissaient certainement la peu glorieuse équipée de l'amiral Duckworth en 1807. J'emprunte à Thiers¹, en l'abrégeant, le récit de cette aventure.

Au début de 1807 la Turquie était vis-à-vis de l'Angleterre à peu près dans la même situation qu'en automne 1914, et la France jouait à Constantinople le rôle qu'y joue aujourd'hui l'Allemagne. Sur les instances du général Sébastiani, ambassadeur de France, la Porte venait de remettre ses passeports au représentant de la Russie, alliée de l'Angleterre, mais hésitait à rompre avec cette dernière. L'ambassadeur anglais prit alors une attitude menaçante, exigea le retour de son collègue russe et le renvoi de l'ambassadeur de France. Il réclama en outre la libre entrée des détroits pour le pavillon britannique, ajoutant que si ses conditions n'étaient pas acceptées sur-le-champ, il se rendrait à bord de l'escadre anglaise, réunie en ce moment à Ténédos, pour la ramener de vive force sous les murs de Constantinople.

Cette menace jeta la Porte dans la consternation. On ne comptait guère sur les fortifications des Dardanelles depuis longtemps négligées, et, les Dardanelles franchies, on tremblait à l'idée d'une escadre anglaise maîtresse de la mer de Marmara, accablant de ses feux le sérail, Sainte-Sophie, l'arsenal de Constantinople. Aussi la disposition à céder était-elle générale. Mais Sébastiani, aussi habile diplomate que bon militaire, fit retentir bien haut le nom de Napoléon, ses victoires, sa présence sur la Vistule, les avantages que la Turquie retirerait de son alliance. La Porte finit, après de nombreuses alternatives d'exaltation et d'abattement, par refuser d'accéder aux demandes de l'ambassadeur anglais.

Celui-ci quitta Constantinople le 29 janvier et rejoignit l'escadre à Ténédos. A cette époque, il fallait pour pouvoir remonter le courant des Dardanelles, attendre le vent du sud. Cela procura aux Turcs trois semaines de répit, qu'ils ne mirent d'ailleurs guère à profit.

Le 19 février, l'amiral Duckworth, avec sept vaisseaux,

¹ Histoire du Consulat et de l'Empire. Livre XXVII.

Le 21 février au matin, ils parurent devant la ville de Constantinople, épouvantée de voir une escadre ennemie, dont rien ne pouvait éloigner ni contrebattre les feux. Une partie de la population tremblante demandait qu'on se rendit aux exigences des Anglais, l'autre partie indignée poussait des cris de fureur...

...Cependant l'ambassadeur de France accourut auprès de Selim, s'efforça de le faire rougir lui, ses ministres, tout ce qui l'entourait, de l'idée de se rendre à *une escadre qui n'avait pas un soldat de débarquement, et qui pouvait bien brûler quelques maisons, percer la voûte de quelques édifices, mais qui serait bientôt réduite à se retirer après d'inutiles et odieux ravages*. Il conseilla de résister aux Anglais, de gagner du temps au moyen d'une négociation simulée, d'envoyer à Andrinople les femmes, la Cour, tout ce qui tremblait, tout ce qui criait, de se servir ensuite de la portion énergique du peuple pour élever des batteries à la pointe du Sérail, et, cela fait, de traiter avec la flotte britannique, en lui montrant la pointe de ses canons.

Il y avait à Constantinople comme par hasard quelques officiers français, d'artillerie et du génie. Sous leur direction des batteries formidables, armées de près de trois cents bouches à feu, Dieu sait de quel modèle, s'élevèrent comme par enchantement. Pendant ce temps, les diplomates turcs, passés maîtres dans l'art de tirer les choses en longueur, négociaient avec l'amiral anglais.

Lorsque celui-ci finit par s'apercevoir qu'on se moquait de lui, il était trop tard. Son escadre ne comptait que sept vaisseaux et deux frégates. Il voyait braquée contre lui une masse effroyable d'artillerie, et il était averti en outre que les passes des Dardanelles, par le soin des Français, se hérissaient de canons. *Il avait donc la certitude de commettre sur Constantinople une barbarie sans but, et d'arriver avec une flotte désarmée devant un détroit devenu beaucoup plus dangereux à traverser*. En conséquence, après avoir passé onze jours dans la mer de Marmara, il leva l'ancre le 2 mars, se présenta en bataille sous les murs de Constantinople, courut des bordées presque à portée de canon, et, après avoir vu qu'il n'intimidait pas les Turcs

préparés à se défendre, il vint jeter l'ancre à l'entrée des Dardanelles.

Le lendemain l'escadre anglaise, favorisée par le vent du nord, força les Dardanelles en sens inverse et revint mouiller à Ténédos sans avoir perdu un vaisseau, il est vrai, mais non sans avoir subi des avaries sérieuses et perdu environ deux cents tués et blessés.

Telle fut, ajoute Thiers, la fin de cette entreprise que l'insuffisance des moyens, et des scrupules d'humanité, peu ordinaires alors à la politique anglaise, firent échouer. L'Angleterre parut singulièrement affectée de ce résultat. Napoléon en conçut une joie fort naturelle.

Rien en 1914, ne permettait de supposer que le maréchal Liman von Sanders et Enver Pacha se laisseraient plus facilement intimider que le général Sebastiani et le sultan Selim en 1807. Forcer les Dardanelles sans faire suivre la flotte d'un corps de débarquement suffisant ne pouvait donc aboutir à aucun résultat sérieux.

La question de savoir si la flotte aurait pu forcer les détroits le 3 novembre est donc oiseuse.

Ce ne fut probablement pas par hasard que la flotte alliée attendit jusqu'au 19 février 1915 pour renouveler l'attaque. En se présentant devant les Dardanelles l'anniversaire du jour où Duckworth les avait forcées, cent-huit ans auparavant, on voulait sans doute exalter le moral des équipages et entamer celui de l'ennemi.

Mais était-ce bien là un motif suffisant pour attendre trois mois et demi ? Et pourquoi la flotte, malgré les leçons de 1807, n'était-elle pas accompagnée d'une armée de débarquement ? Voulait-on vraiment recommencer l'expérience de Duckworth ?

L'avenir nous l'apprendra peut-être ? En attendant, rien ne nous autorise à prêter à l'amirauté anglaise des intentions aussi téméraires. Certains indices permettent au contraire de supposer que, dès le début, on reconnut en haut lieu la nécessité d'un débarquement en force ; que, pour des raisons d'ordre moral, on fixa le 19 février comme date de l'attaque ; qu'à ce jour-là la flotte se trouva prête, mais pas l'armée ; que, malgré

cela, on décida de commencer l'attaque avec la flotte seule, quitte à l'armée de suivre quand elle pourrait.

La flotte combinée comptait seize cuirassés et croiseurs-cuirassés, dont quatre français, sous la commandement du vice-amiral anglais Carden. Elle comprenait entre autres le superdreadnought *Queen Elisabeth*, flambant neuf, portant huit canons de 380 mm. dont on attendait des merveilles.

Malgré un temps brumeux, rendant le réglage du tir difficile, les forts à l'entrée des détroits furent assez vite mis hors de cause. Dès le 25 février, la flotte s'attaqua aux forts de l'intérieur de la passe, le *Queen Elisabeth* tirant à 18-20 km. sur le fort de Kilid Bahr, depuis la baie de Saros, par-dessus la presqu'île de Gallipoli. Pendant ce temps les bateaux-dragueurs relevaient les mines ancrées dans le chenal, préparant ainsi le passage aux gros cuirassés.

Le premier débarquement eut lieu le 4 mars. Ils ne s'agissait d'ailleurs que de petits détachements de marins chargés de constater et de compléter la destruction des forts de Seddul Bahr et de Kum Kaleh. Ces détachements trouvèrent, sur les deux rives, les villages les plus proches occupés par l'ennemi et ne cherchèrent pas à pousser plus loin ; ils paraissent même s'être rembarqués aussitôt leur tâche terminée. Que serait-il arrivé si ce jour-là, au lieu de quelques marins, on avait débarqué une division d'infanterie ?

Les opérations du bombardement et du draguage des mines, fréquemment interrompues par le mauvais temps, durèrent un mois. Le 18 mars, l'amiral de Robeck, qui venait de succéder à l'amiral Carden, comme commandant de la flotte alliée, crut avoir obtenu des effets suffisants pour ordonner une attaque générale.

Ce brusque changement de chef au moment d'une attaque décisive fait soupçonner des tiraillements et des indécisions sur le but à poursuivre et les moyens d'y parvenir. Faut-il y voir un mouvement d'humeur et d'impatience de l'amirauté anglaise, se flattant de forcer le passage, d'arriver à Constantinople par ses propres moyens et d'y dicter les volontés de l'Angleterre ? Peut-être.

Toujours est-il que l'attaque échoua complètement. Sur les seize gros vaisseaux qui y prirent part, trois furent coulés, par des mines flottantes, paraît-il : le *Bouvet*, français, l'*Océan* et l'*Irrésistible*, anglais. Deux autres furent désemparés, le *Gaulois*, français et l'*Inflexible*, anglais. Force fut d'attendre l'armée.

Cette attente dura plus de cinq semaines, soit jusqu'au 25 avril. Les Turcs avaient eu, depuis la déclaration de guerre, près de six mois pour préparer leur défense.

Pourquoi les Alliés n'avaient-ils pas agi plus tôt par terres ? Un communiqué français du 8 avril, annonçait que le corps expéditionnaire français, concentré à Bizerte, sous les ordres du général d'Amade était, *depuis le 15 mars*, prêt à soutenir la flotte. Il ajoutait que, pour ne pas prolonger le séjour sur les transports, les troupes avaient été débarquées en Egypte, d'où elles pouvaient se rendre sans délai partout où leur présence serait nécessaire. Quant aux troupes anglaises, un résumé préparé par l'état-major américain nous dit que le commandant en chef, général Jan Hamilton, était présent à l'action du 18 mars et qu'à ce moment les troupes anglaises et françaises étaient sur leurs transports dans le port de Mudros, sur l'île de Lemnos. Mais, paraît-il, les transports anglais n'avaient pas été chargés en vue d'un débarquement de vive force, et le port de Mudros ne se prêtait pas au transbordement. Il fallut donc tout renvoyer à Alexandrie, ce qui fit perdre un mois.

Est-ce bien là la vraie et la seule raison ? Y eut-il peut-être un moment de désarroi après l'échec du 18 mars ? Eut-on peur de dégarnir l'Egypte ? Ne manquait-il rien d'autre que les installations de transbordement ? Quoi qu'il en soit, le débarquement en force, qui aurait logiquement dû s'effectuer à fin février ne put avoir lieu que le 25 avril.

Le corps expéditionnaire anglais comprenait la 29^e division régulière, une division territoriale, une division navale, le corps australo-néozélandais, et des troupes des Indes, en tout environ 100 000 hommes. Le corps français comptait 35 000 hommes.

C'était donc un effectif respectable pour le début. Sur

l'étroite presqu'île de Gallipoli on n'aurait guère pu employer plus de monde. Cependant, étant données les fortes positions des Turcs et leurs facilités supérieures de renforcement et de ravitaillement, c'était peu de chose pour conquérir toute la presqu'île. Et une fois la presqu'île conquise, il fallait encore en sortir et pousser plus loin, ce qui n'était facile ni par terre ni par mer. On ne pouvait guère se flatter d'anéantir ou de prendre à Gallipoli toute l'armée turque. On la retrouverait fatalement sur son chemin, soit à Constantinople, soit ailleurs.

Le débarquement ne se fit pas sans peine et donna aux Alliés un avant-goût de ce qui les attendait. Tous les points favorables au débarquement avaient été solidement fortifiés par les Turcs. Malgré cela la 29^e division anglaise réussit à prendre pied à plusieurs endroits à la pointe sud de la Péninsule, de Seddul Bahr à Ari Burun, et le corps australo-néozélandais au nord de Kaba-Tepé, au point connu plus tard sous le nom d'Anzac. Pendant plusieurs jours ces deux corps essayèrent vainement de se donner la main ; la position turque de Krithia-Atchi Baba et celle de Sari Bair, plus au nord, résistèrent à tous leurs efforts. Du 25 avril au 5 mai, les Anglais avaient perdu 14 000 hommes, avec la maigre consolation de penser que les Turcs, qui avaient fréquemment contre-attaqué, en avaient perdu à peu près autant. Pendant ce temps le corps français avait fait une fausse attaque sur la rive asiatique, à Kum Kaleh, puis avait opéré son débarquement derrière les Anglais, dont il prolongeait l'aile droite dans la région d'Eski-Kissarlik. Le corps australo-néozélandais restait cloué au nord de Kaba-Tepé, à moins d'un kilomètre de la plage.

Le 5 mai eut lieu une attaque générale sur toute la ligne, sans autre résultat que de porter le front de quelques centaines de mètres en avant dans la direction de Krithia, après plusieurs jours de luttes acharnées et extrêmement coûteuses.

Les mois de mai, juin et juillet se passèrent en attaques et contre-attaques sanglantes, sans résultats appréciables. Au 18 juillet, les Anglais avaient perdu 50 000 hommes, sans avoir pu occuper ni Krithia, ni les hauteurs d'Atchi Baba, ni celles

de Sari Bair. Le corps d'Anzac, séparé de l'armée principale, était toujours en danger d'être jeté à la mer.

Le 7 août, un nouveau corps anglais débarqua plus au nord, dans la baie de Suvla. Son effectif était considérable, au moins deux divisions ; les Turcs l'ont évalué à 70 000 hommes. Ce corps et celui d'Anzac se portèrent aussitôt à l'attaque du front Sari Bair-Anafarta. Si la manœuvre avait réussi, elle portait les assaillants sur Maidos, d'où ils prenaient à revers Kilid Bahr et Atchi Baba. Mais l'exécution ne répondit pas à la conception ; après plusieurs jours de combats confus, la grande attaque échoua complètement. Au dire des Turcs, les Anglais y perdirent 30 000 hommes. Les troupes d'Anzac occupèrent un moment la crête de Sari Bair, mais, mal soutenues par le corps de Suvla, elles ne purent s'y maintenir devant les contre-attaques turques.

Les troupes débarquées à Suvla étaient insuffisamment aguerries et commandées par des chefs inexpérimentés. Dans son rapport, le général Hamilton se plaignit amèrement du commandant de ce corps, général Stopford, et de ses divisionnaires, les accusant d'avoir, par manque d'initiative et de décision, laissé échapper une victoire presque certaine.

Après cette déconvenue, les Alliés ne tentèrent plus rien de sérieux. Comme sur les autres fronts, la lutte dégénéra peu à peu en guerre de siège, meurtrière mais indécise, qui menaçait de se prolonger indéfiniment. L'entrée en scène de la Bulgarie et l'invasion de la Serbie par les Austro-Allemands mirent un terme à cette situation équivoque. Le 20 décembre, les Alliés rembarquèrent leurs troupes de Suvla et d'Anzac pour les transporter à Salonique. Ils firent mine de vouloir garder Seddul Bahr, mais dès les premiers jours de janvier ils abandonnèrent aussi ce point, ne laissant dans la péninsule que de vastes cimetières remplis de leurs morts.

Le résultat était nul ; l'entreprise avait été un fiasco complet.

Comme jadis Napoléon, Enver Pacha en conçut une joie fort naturelle, qu'il exprima dès le 10 janvier 1916 devant le Parlement ottoman. Je donne ci-dessous quelques extraits de

son discours, qui font voir le point de vue du principal intéressé sur la possibilité de forcer les Dardanelles.

« J'étais à Seddul Bahr au début du bombardement et je faillis y rester. Mais, connaissant les travaux exécutés et les moyens employés pour défendre les Dardanelles, *j'avais la certitude que l'ennemi ne pourrait réussir ni dans son attaque par mer ni dans les opérations par terre* qu'il semblait avoir projetées. Dès le premier coup de canon tiré en Europe, les mêmes causes qui nous avaient déterminés à mobiliser, nous obligèrent de fortifier les détroits. Les moyens dont nous disposions étaient modestes ; malgré cela tout fut prêt à temps.

» Je n'ai jamais cessé d'affirmer qu'il était impossible à la flotte ennemie de forcer les détroits. Les mines, les torpilles et les batteries masquées l'auraient arrêtée. Même si, par un bombardement à grande distance, l'ennemi avait réussi à démolir nos principaux forts, cela n'aurait pas suffi. Il lui aurait encore fallu s'avancer jusqu'aux mines pour détruire celles-ci et les batteries masquées ; mais de petites unités auraient été aisément détruites par le feu des batteries. L'ennemi aurait donc dû s'avancer avec ses grosses unités pour combattre les batteries et aurait certainement perdu plusieurs vaisseaux par les mines et les torpilles.

Même en admettant que la flotte ennemie eût réussi à éviter les mines, à passer devant Chanak et à contourner la pointe de Nagara, elle se serait heurtée à notre flotte. Celle-ci, bien que n'ayant que quatre unités, aurait eu une supériorité écrasante sur les vaisseaux ennemis obligés de franchir un à un ce passage difficile. A un tournant dangereux, ces vaisseaux n'auraient pu se servir que de deux de leurs canons et auraient reçu le feu d'au moins trente des nôtres, à une portée de cinq kilomètres. Un simple calcul montre que, même pour les plus puissants dreadnoughts, c'eût été courir à une destruction certaine.

» Les événements m'ont donné raison. L'attaque par mer, ayant échoué, fut suivie d'opérations sur terre dont on retire l'impression que, même avec 500 000 hommes les Anglo-Français n'auraient pas pu réussir. C'était d'ailleurs très naturel,

puisqu'ils n'avaient pas les moyens de communications suffisants pour ravitailler une armée assez forte pour gagner sur terre une bataille décisive.

» Grâce à un bombardement infernal, l'ennemi réussit à prendre terre. Au début, nous essayâmes de le rejeter à la mer, mais comme il se réfugiait chaque fois sous la protection de sa flotte, nous avons préféré céder un peu de terrain et laisser l'ennemi venir à nous. Nous avons ainsi réussi à attirer graduellement contre nous 500 000 Anglo-Français. (?) Nous remercions sincèrement les Anglais de nous avoir fourni une si belle occasion d'aider nos Alliés. »

Voilà des félicitations qui ne seront pas les bienvenues, bien qu'elles soient jusqu'à un certain point méritées.

Enver Pacha se vante probablement un peu lorsqu'il prétend avoir attiré à lui 500 000 ennemis. Cependant, le total des forces employées a certainement dépassé de beaucoup la moitié de ce chiffre. Les pertes officiellement avouées des Anglais ont dépassé 120 000 hommes sans compter la marine ; celles des Français ont été moindres, mais la perte totale doit approcher de 200 000 hommes, sacrifiés sans le moindre résultat positif.

Evidemment qui ne risque rien n'a rien et il paraît qu'on fut plus d'une fois à deux doigts de réussir. Des officiers allemands ont raconté qu'à un moment donné les Turcs manquaient de munitions. Enver Pacha l'a confirmé ; une poussée énergique au bon moment aurait donc pu, quoi qu'il en dise, forcer le passage. Peut-être l'effet moral d'une telle victoire aurait-il provoqué en Turquie une révolution, un revirement en faveur de l'Entente. Ce n'est pas impossible, mais l'exemple de 1807, où il y avait pourtant un fort parti anglophile à Constantinople, rendait cette éventualité trop incertaine pour baser sur elle un plan de campagne.

Cette solution écartée — elle aurait dû l'être d'emblée — Enver Pacha avait certainement raison de proclamer qu'avec 500 000 hommes l'Entente ne viendrait pas à bout de la Turquie. Aujourd'hui ce n'est plus avec des centaines de mille, mais avec des millions d'hommes que l'on gagne des campagnes.

Peut-être l'Entente est-elle aujourd'hui en mesure de main-

tenir et de ravitailler un million d'hommes dans les Balkans ; au début de 1915, elle ne l'était certainement pas, et cela seul aurait dû faire renoncer à l'entreprise.

Qui sait si les centaines de milliers d'hommes immobilisés ou mis hors de combat aux Dardanelles n'auraient pas fait pencher la balance dans la grande offensive de septembre en Artois et en Champagne !

L.

Ce que la France a fait pour les Alliés¹.

Quelques semaines après la déclaration de guerre, la France, victime d'une agression criminelle et contraire au droit des gens, était dépossédée d'une des parties les plus peuplées et les plus riches de son territoire : l'attaque brusquée des Allemands à travers la Belgique neutre avait coûté à la France la plus grande partie de ses ressources en charbon, en minerai de fer, en fonte et en acier, et lui avait enlevé le puissant outillage et la main-d'œuvre exercée des grands centres industriels du Nord et du Nord-Est.

Voici très exactement ce que la France avait perdu :

- 49 % de ses ressources en charbon ;
- 80 % » » » coke ;
- 90 % » » » minerai de fer ;
- 80 % » » » fonte ;
- 80 % » » » acier ;

80 % de son outillage, à ne compter que les industries métallurgiques et sans faire entrer dans le calcul les industries

¹ L'unité de direction, dans une guerre de coalition, suppose entre alliés un continuel échange de ressources. Chacun doit céder de son superflu et recevoir de quoi parer à ses insuffisances. L'étude de ces échanges est utile à celle de la guerre. Nous la commençons en exposant, de source française, la part de la France en faveur de ses alliés. (*Réd.*)